

Exemple de réponses possibles

Cours Spinoza 2019, première épreuve, sur le *Traité théologico-politique*

Texte à expliquer : chap. 15, p. 258 « Mais c'est assez nous occuper d'eux ... le salut de presque tous. »

Quel est l'objet (la matière et le but) de ce passage ?

Le passage conclut le chapitre 15, ainsi que toute la première partie du *Traité*, consacrée à la théologie et à son rapport à la philosophie, avant d'aborder le rapport de ces disciplines à la politique à partir du chapitre suivant. Le long paragraphe qu'il termine est dédié à la réponse à une objection : pourquoi accepter le principe de la théologie selon lequel la simple obéissance peut sauver ? Contre les théologiens qui pensent que l'Écriture exige de rejeter la raison, Spinoza a montré la valeur ultime de cette dernière et a pris en fait le point de vue de la raison pour résoudre la question. Réaffirmant sa thèse de la séparation entre la théologie et la philosophie, il peut maintenant montrer comment il est raisonnable d'adopter la thèse du salut par l'obéissance pour son effet consolateur, dans la mesure où elle permet de ne pas désespérer du salut de presque tous. Ainsi, après avoir établi le droit de la philosophie, il peut se placer dans sa perspective pour attribuer sa place à la théologie et juger de son utilité, en ayant fait voir comment il est raisonnable dans la pratique d'accepter souvent de simples vraisemblances. De cette façon, la théologie est philosophiquement située par rapport à la philosophie. Il faut tenir compte aussi du fait que ce passage ne conclut pas seulement la première partie, mais qu'il l'articule avec la seconde, dans laquelle il s'agira également d'obéissance, la politique agissant par la soumission des hommes à la loi humaine, artificielle. Il annonce donc une nouvelle concurrence, non plus entre la philosophie et la théologie, à propos de la connaissance et de la sagesse, mais entre la politique et la théologie, concernant l'obéissance et le salut qu'on peut obtenir par elle.

Quelle est la structure, l'articulation, de ce passage ?

Il faut rappeler d'abord que (dans la disposition adoptée par le traducteur) ce passage termine un long paragraphe, auquel il est intégré. La première partie du passage étudié (commençant par un « mais ») sert à clore la dispute précédente avec les théologiens sceptiques, contempteurs de la raison, en faisant voir qu'il n'est pas nécessaire à la cause défendue par Spinoza de débattre davantage, pourvu que l'essentiel soit établi, à savoir principalement la séparation entre la théologie et la philosophie (et par suite l'autonomie de cette dernière), ainsi que le caractère nocif de leur confusion.

Spinoza peut alors dans le reste du passage (à partir de la seconde phrase, « Je tiens maintenant... ») en venir à son point, celui de l'utilité de la théologie, malgré le caractère imparfait de la connaissance qu'elle procure. Et il procède en trois temps :

- Il réaffirme sa thèse, celle de la grande utilité de l'Écriture.
- Il rappelle que la philosophie ne peut démontrer cette thèse, et que l'enseignement de l'Écriture, qui (recourant au témoignage des prophètes) se passe d'une telle démonstration, joue un rôle que la philosophie ne peut assumer par elle-même, en consolant les hommes par l'assurance que l'obéissance conduit vraiment au salut.
- Enfin apparaît la raison pour laquelle cette consolation de la théologie est importante, puisque sans elle, c'est-à-dire par la seule lumière naturelle, nous devrions douter du salut de presque tous, vu le fait observable que les hommes peuvent tous obéir, mais que rares sont ceux qui peuvent être sages.

Que signifie à la page 258 « seule la Révélation »

Dès le premier chapitre du Traité, Spinoza définissait la prophétie ou révélation comme une « connaissance certaine, révélée aux hommes par Dieu », et il affirmait que la connaissance naturelle était par excellence cette révélation. C'est au peuple ignorant qu'il attribuait l'opposition entre la révélation (religieuse) et la raison. Or il est évident qu'il utilise ici le terme dans son sens vulgaire, comme il le précise en parlant de « la nécessité de l'Écriture Sacrée ou de la Révélation ». Dans ce deuxième sens, la révélation est celle des prophètes, qui ne connaissent pas selon la raison, mais selon l'imagination, et qui ne peuvent avoir de certitude que morale. C'est pourquoi Spinoza peut écrire que « seule la Révélation », qui exclut donc la lumière naturelle ou la philosophie, peut nous apprendre que la simple obéissance conduit au salut. Ce qui caractérise la révélation prise en ce sens, c'est qu'étant imaginaire, outre des convictions connaissables par la raison, elle peut en donner d'autres que la raison ne peut connaître. Et tel est le cas dans la mesure où l'ordre des phénomènes ne se comprend pas entièrement par les lois de la nature, mais conserve à nos yeux de la contingence. On peut alors imaginer, ou conjecturer, ce qui pourrait être ou arriver précisément. Mais pour nous convaincre que nous connaissons alors effectivement l'ordre précis de la nature que nous estimons favorable, il faudrait saisir par quelle « grâce singulière » la nature ou Dieu opère ainsi. Or pour cela, il faut se fier à la révélation des prophètes, à défaut de pouvoir recourir à celle des philosophes.

Analyser la phrase « Car tous peuvent obéir... ». Quelle est sa cohérence avec le reste du passage ?

Nous avons déjà vu ci-dessus que cette phrase (commençant par « car ») expliquait pourquoi la thèse théologique du salut par la simple obéissance était consolatrice, comme l'affirme la phrase précédente. Le fait avancé, que tous peuvent obéir, mais que rares sont ceux qui peuvent se diriger selon la raison, conduit par lui-même à désespérer du salut de presque tous. La dernière partie de la phrase attribuée au témoignage de l'Écriture la fonction d'empêcher cette conclusion désolante. Remarquons que ce qui est observé, ce n'est pas l'incapacité générale chez les hommes de raisonner. Ils le font fréquemment au contraire. Mais ce dont il s'agit, c'est « d'atteindre l'état de vertu sous la seule conduite de la Raison », ce qui est bien plus difficile et rare. Cette incapacité a déjà été examinée par Spinoza, notamment dans l'introduction et dans les chapitres 4, 5 et 13. Seul celui qui agit bien sous la conduite de la raison connaît Dieu et l'aime vraiment, et connaît donc la félicité. En revanche, on peut se comporter bien par obéissance et s'en porter mieux. Mais ce n'est pas ce que Spinoza envisage ici comme le salut véritable dont on peut douter que beaucoup d'hommes y parviennent, car la vertu ou sagesse n'est atteinte que par celui qui connaît et agit en fonction de ce qu'il connaît vraiment. Or quel est le salut promis par la religion ? N'est-ce pas au moins le bien-être de ceux qui obéissent ? Peut-être, mais au plus haut degré, c'est cette félicité elle-même. Et c'est ainsi que Spinoza a décidé de le comprendre ici, ce qui lui permet de faire sentir la tension entre ce qui est promis, la sagesse, et le moyen d'y arriver, l'obéissance. Par là, la raison de douter du salut de presque tous, qui est la conclusion du philosophe comme tel, est renforcée, et la promesse théologique est rendue plus paradoxale. Ou alors au contraire, la phrase peut suggérer aussi qu'entre la vertu par obéissance et la vertu par raison, il y a une différence radicale. Dans les deux cas, la dernière proposition que, par la construction de sa phrase, Spinoza a placée à la fin, « nous douterions du salut de presque tous », acquiert une tonalité ironique. Maintenant, si l'on considère que cette phrase clôt la partie théologique du livre et annonce discrètement la partie politique, on peut se demander si le jeu entre ces deux formes de salut ne prépare pas aussi l'esprit du lecteur à aborder la question politique, où il s'agit également du salut par l'obéissance, mais selon des lois humaines, artificielles, élaborées plus ou moins rationnellement, et qui entrent donc dans le champ direct du philosophe. En effet, c'est le bien-être du peuple que vise d'abord la politique. Mais le philosophe réclame la liberté de penser, et par là les conditions d'un autre salut, pour lui-même d'abord, mais également pour les autres. Or ici, l'espoir de voir se réaliser la sagesse, non pas chez tous, mais chez un plus grand nombre, grâce à l'incitation à développer sa raison, est-elle illusoire ?